

CHAPITRE 1

Le temps était maussade depuis plusieurs jours. La pluie avait cessé, mais le vent était toujours fort. Les nuages lourds donnaient une impression de fin du monde.

Les vagues couraient sur des centaines, des milliers de kilomètres sans rencontrer un seul obstacle et leur course semblait infinie, se perdant à l'horizon. Quelques grands albatros régnaient dans cet univers hostile, dans ce désert humide, entre le gris du ciel et le gris du Pacifique.

Un des grands oiseaux survolait un point minuscule, ballotté au gré des flots, mais traçant un sillage rectiligne. Son œil regardait cette coque blanche à la peinture fatiguée, ce minuscule morceau de toile qui lui servait de voile.

La grand-voile affalée, une petite trinquette à l'avant, la voile d'artimon au minimum, le voilier était prêt pour affronter le gros temps.

La nuit tombait et une lumière brillait à l'intérieur. Comme indifférent à l'hostilité qui l'entourait, le skipper réfugié dans la

cabine ouvrait tranquillement une bouteille de champagne, la vingt-quatrième pour être précis.

Il en ouvrait une par mois, toujours le cinq du mois, jour où il avait quitté le port de La Rochelle. Il lui en restait douze. Il était parti depuis deux ans et il avait passé le Horn deux fois, bientôt une troisième dans quelques mois, avant de remonter vers la France.

Il n'avait pas envie de quitter son univers clos, sa solitude et il lui restait encore un an de navigation potentielle.

Cependant, il savait bien qu'il fallait rentrer. Son bateau avait besoin de travaux et maintenant qu'il savait où il irait finir ses jours, il lui fallait régler ses affaires de façon définitive.

Il pensait à tout cela, seul, dans un coin peu fréquenté du globe. Il n'avait pas croisé de bateau depuis plusieurs semaines et avait volontairement pris une route isolée. Sa solitude était d'autant plus grande qu'il n'avait plus de possibilité de contacter la terre.

Quelques jours plus tôt, une vague l'avait couché violemment, arrachant ses antennes radio, le privant ainsi de toute communication, le temps ne lui ayant pas permis d'installer les antennes de secours.

Son voilier était hermétiquement fermé et il pouvait flotter comme un bouchon durant une longue et forte tempête. Serein, heureux dans ce monde étrange et mouvant, il sentait son infatigable coursier suivre le mouvement continu des vagues.

Il avait décidé de faire une parenthèse de trois ans et était parti dans une errance tranquille, redécouvrir le vagabondage dans ce monde pressé dans lequel courir est le seul but, dans lequel seule la rapidité est importante.

Prendre son temps, vivre chaque minute pour ce qu'elle est, sentir chaque seconde s'écouler, en sachant que demain sera différent, que demain offrirait des minutes si semblables, mais si différentes.

Il était assis sur la banquette, fêtant sa deuxième année sans mettre le pied à terre, son verre de champagne à la main. Une navigation prudente lui avait permis d'économiser son bateau et le matériel. Il lui restait dix-huit mois de vivres, mais la monotonie des repas ne le dérangeait pas, tant le bonheur procuré par la mer était immense.

Soudain, il se dressa, à l'écoute. Un bruit inusité s'était fait entendre dehors. Mais au milieu de la rumeur des vagues sur la coque, du vent dans les espars, il ne pouvait distinguer la nature de ce son. Il allait se détendre quand un nouveau bruit, violent, se fit entendre. Il se leva rapidement et un choc sourd ébranla tout le voilier.

Ce choc venant du pont, il regarda machinalement par le hublot du toit. Le grand mât était à sa place. Il enfila son gilet de sauvetage et ouvrit le panneau du cockpit. La nuit était sombre. Le mât d'artimon lui aussi était à sa place.

Ses yeux s'habituant à l'obscurité, il distingua une masse sombre sur le bastingage arrière.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

Avec prudence, il se rendit dans le cockpit, placé au centre du voilier. Il sentait son bateau monter sur la vague ; dans quelques secondes, il allait retomber dans le creux. Dès qu'il sentit la descente s'amorcer, il se déplaça doucement vers l'arrière du bateau.

Il s'accrochait, sachant que bientôt, l'étrave s'enfoncerait dans le creux de la vague avant de s'élancer vers le ciel.

Le choc fut d'une violence inouïe. Dans un bruit de métal assourdissant, le voilier stoppa sa course, se coucha légèrement. Après une légère hésitation, il se redressa et, sous l'effet de sa voilure, même réduite, et de son régulateur d'allure, il reprit sa course.

Le grand albatros observa de son œil morne le pont désert du bateau, puis, plusieurs mètres derrière, le corps de son skipper, flottant dans l'immensité grâce au gilet de sauvetage qui s'était gonflé automatiquement, regardant son voilier s'éloigner.